

Il avait lu plusieurs fois dans les journaux des reportages sur les conquêtes coloniales de la France à Madagascar, en Afrique noire, en Indochine, au Maroc avec les généraux Gallieni et Lyautey. Il ne savait lui-même que penser de ces missions de « pacification et de civilisation » des peuplades qu'avec les paysages exotiques il découvrait dans ses lectures. Mais son imagination était particulièrement excitée par cet ailleurs rêvé qui tourmentait la monotone quiétude de son premier emploi.

C'est une affiche découverte dans le journal *Bayerische Zeitung* du 2 février 1927 qui allait changer le cours de sa vie. Elle représentait, en premier plan, un soldat en képi, le regard fixé sur le lointain et, en fond, un paysage de dunes de sable et trois palmiers. En gros caractères : **Engagez-vous dans la Légion étrangère française !**

Aucun sentiment guerrier n'avait jamais traversé l'esprit du jeune homme et la fermeté de ses opinions n'excluait pas une naturelle tolérance. Et pourtant ce fut comme un appel de l'inconnu qui s'imposait à lui. Il resta un long moment, les yeux fixés sur cette invitation : Engagez-vous!...

Les visages de son père et de sa mère puis celui de Sigrun, sa dernière conquête féminine, défilèrent rapidement dans son esprit, vite chassés par un mirage exotique d'oasis et de sables... Il serait légionnaire!

Lorsqu'il annonça sa décision deux jours plus tard à ses parents, sa mère, la tête enfouie dans son grand mouchoir de lin, ne put retenir les larmes qui sourdaient de ses yeux et de son cœur. Elle ne pouvait plus articuler aucun mot et de violents sanglots agitaient sa poitrine. Herbert Becker

ne disait rien, cherchant dans la tempête de ses propres sentiments des phrases, des mots qui pourraient détourner son fils de cette décision qui heurtait sa foi, son amour paternel et l'idée qu'il avait à l'esprit de l'avenir de son fils. Gottfried n'osait affronter son regard et attendait l'orage, la tête basse, sûr en lui-même que rien ni personne ne le ferait fléchir...

Il avait simplement dit :

– Père, maman, j'ai décidé de quitter mon emploi à Ingolstadt et je pars dans trois jours en France, à Strasbourg pour m'engager dans la Légion étrangère.

Le père se décida enfin à parler. D'une voix sourde mais ferme, en regardant vers le plafond de l'atelier, il répondit à Gottfried :

– N'as-tu pas appris cette phrase de l'évangéliste Matthieu : « Celui qui prend l'épée, celui-là périra par l'épée ! »... Et ce commandement de notre Dieu : « Tu ne tueras point » l'as-tu donc aussi oublié ? Ne penses-tu pas qu'il y a déjà eu bien trop de blessés et de tués dans cette guerre qui nous a ruinés ? Crois-tu donc qu'il soit nécessaire d'aller porter la mort sur des terres lointaines et chez des hommes qui ne nous rien demandé ! Et tout cela pour servir l'ennemi de notre Allemagne !

Wally avait relevé la tête et espérait une réponse sur les lèvres pincées de son fils. Elle était morte de crainte à la pensée que son mari risquait de prononcer des paroles qui les sépareraient à jamais de Gottfried. Celui-ci se borna simplement à objecter :

– Vous ne pouvez pas comprendre...

Le père haussa la voix et reprit :

– C'est ça ! Nous sommes trop bêtes... Nos parents ne nous ont pas payé de longues études, à nous ! À douze ans, au travail à l'atelier... À vingt ans, sans salaire... À quarante, on s'est saigné pour que notre futur « guerrier » acquière une formation valable... Et au bout, la Légion!... La Légion, voilà tout ce que tu as trouvé pour nous remercier ?

Muette, la mère implorait son fils des yeux. Elle avait deviné le trouble que les paroles de son mari avaient semé dans la tête de son « petit ». Celui-ci, comprenant que ce dialogue risquait de s'envenimer et ne mènerait à rien, se borna à répondre :

– Pardonnez-moi si je vous ai fait du mal ! Mais je partirai et, là où je serai, je vous aimerai toujours.

Le père essuya une larme sur sa joue mais se reprit aussitôt et pour conclure cette scène qui les affligeait tous, dans un dernier geste d'autorité, d'un ton sévère et déterminé, il ajouta :

– Tu peux partir quand tu voudras... mais sans ma bénédiction !

Wally, qui avait glissé une petite Bible dans les bagages de son fils à son insu, tendit les bras vers Gottfried. Celui-ci l'embrassa et, la serrant entre ses bras, lui murmura à l'oreille ces mots qu'elle attendait :

– Je t'aime maman. Nous nous reverrons...

En quittant l'atelier, le cœur serré, Gottfried se prit à douter de sa dernière affirmation...

## Honneur et fidélité<sup>1</sup>...

LORSQUE la locomotive s'arrêta devant le poste des douanes au pont de Kehl en laissant bruyamment échapper un nuage de vapeur, Gottfried, qui dormait, fut projeté vers l'avant contre les genoux d'une grosse dame assise en face de lui. Il la pria de l'excuser et se rassit sur la banquette en bois en regardant l'agitation sur le quai. Des douaniers allemands et français pénétraient à l'intérieur des wagons pour contrôler les voyageurs.

Le voyage depuis Munich par Ulm et Stuttgart avait été long. En ce premier jour de février 1927, la neige recouvrait toute la campagne allemande. Au loin, masse sombre entre la blancheur sidérale et le ciel bas et gris, la lisière des bois suivait le train comme une ombre. Des cristaux de givre ourlaient les bords des vitres sales qui laissaient pénétrer le froid dans le compartiment. À part les tiges de colza et les chaumes gelés qui dépassaient des sillons, rien à l'extérieur ne pouvait distraire la vue des voyageurs. Beaucoup somnolaient, quelques-uns lisaient en jetant parfois un œil sur leur voisin d'en face pour quémander un sourire ou chercher une marque d'attention particulière propre à les distraire. Seuls quelques militaires

---

1. Devise de la Légion étrangère.

jouaient aux cartes en se taquinant dans de grands éclats de rire.

Sur la banquette en face de Gottfried qui peinait à loger ses longues jambes sans rencontrer celles de ses voisins, une jeune fille timide vêtue de noir, les genoux serrés sous sa robe, fuyait le regard de son vis-à-vis en feuilletant un carnet de notes écrites à la main.

Le jeune bavarois repassait dans son esprit la scène pénible durant laquelle il avait dû affronter la colère contenue de son père et les larmes de sa mère. Avec son amie Sigrun Weber, la séparation avait été plus facile car leurs sentiments respectifs n'avaient pas encore atteint le niveau que confère une vraie passion... Tout au plus, avait-elle versé quelques larmes en lui promettant de l'attendre ! Il n'avait même pas cru en sa promesse...

Un douanier poussa la porte coulissante du compartiment et demanda aux voyageurs leurs papiers d'identité. Tous s'exécutèrent et le préposé allemand se retira pour laisser place à son collègue français. Celui-ci examinait les documents avec beaucoup plus d'attention en portant successivement son regard sur la photo et sur la figure de l'individu contrôlé et en posant parfois des questions sur sa destination en France. Quand ce fut son tour, Gottfried présenta son passeport. Le douanier l'examina avec un semblant de circonspection puis, en le lui rendant, s'adressa à lui en français :

- Jeune homme, où vous allez-vous donc en France ?
- À Strasbourg, Monsieur ! Je vais à... die Caserne Lecourbe m'engager dans... Légion étrangère.

Gottfried n'avait pas parlé français depuis ses études à Abensberg et cherchait ses mots. Le douanier le jaugea du

regard et se prit sans doute à penser qu'au vu de son physique au moins, ce serait une bonne recrue. Il lui rendit son passeport en souriant et ajouta :

– Vous n'aurez pas besoin de bien parler le français à la Légion car plus de la moitié de ses hommes sont Allemands... Et vous aurez plus chaud qu'ici ! Bonne chance !

Après un quart d'heure d'arrêt, le train se remit en marche doucement jusqu'à la Gare de Strasbourg toute proche. Les quais grouillaient de gens qui s'embrassaient en se retrouvant, de porteurs qui entassaient des valises sur des chariots, de marchands ambulants qui proposaient boissons, bretzels et saucisses chaudes aux voyageurs en transit, à travers les vitres ouvertes des trains en attente de départ.

Quand le train fut arrêté, Gottfried descendit du wagon après avoir aidé la grosse dame assise devant lui à porter ses lourds bagages et il se rendit sous le hall central qui s'ouvrait sur la grande place bordée d'hôtels. On y parlait plus allemand que français et après quelques tentatives infructueuses, Gottfried obtint enfin dans sa langue maternelle des renseignements précis pour se rendre au bureau de recrutement de la Légion étrangère au Quartier Lecourbe.

L'air était vif en cette fin d'après-midi. Il releva le large col de la veste que lui avait taillée son père et rajusta son écharpe de laine beige tricotée par sa mère. Il lui fallut plus de trois-quarts d'heure pour effectuer le trajet par l'avenue des Vosges et celle de la Forêt Noire. Il croisa des attelages de limonadiers transportant de gros fûts de bière bien alignés sur les charrois. Les naseaux des percherons gris jetaient dans la brume légère et glacée une fumée épaisse comme celle des encensoirs. La nuit tombait lorsqu'il se

présenta devant le planton qui montait la garde devant la Caserne Lecourbe.

Gottfried trouva rapidement le bureau de recrutement de la Légion et après avoir rabattu son col et rajusté ses vêtements, il frappa doucement à la porte. Comme il n'obtenait pas de réponse, il mit plus de force dans son poignet et une voix tonitruante lui intima l'ordre d'entrer.

Derrière son bureau en bois clair verni, couvert de dossiers bien empilés, un militaire, une barrette sur l'épaulette, se redressa sur son siège et le regarda d'un air interrogateur, sans rien dire. Gottfried déclina son identité et le motif de sa visite dans un français très aléatoire. Le préposé aux engagements lui répondit alors en allemand :

— Bonjour, Monsieur Becker ! Je suis le sous-lieutenant Fischer. La Légion est très heureuse de vous recevoir dans ses murs mais ce n'est pas une fille facile que l'on prend sans préliminaires... Nous devons d'abord faire plus ample connaissance et j'ai bien peur que, ce soir, à cette heure tardive, nous ne disposions pas du temps nécessaire pour cela et qu'il vous faille donc revenir demain matin.

Gottfried, qui n'avait prévu coucher ni à l'hôtel ni à la belle étoile, prit alors une mine tellement déconfite que le sous-lieutenant ajouta en souriant :

— Rassurez-vous, Gottfried Becker, la Légion est une bonne mère pour ses enfants... Elle a prévu pour vous le gîte et le couvert... et même le prix de votre voyage de retour si elle ne peut ou ne veut vous adopter ! Vous allez me suivre et je vous montrerai votre lit dans la chambrée des postulants en attente de départ et la cantine où vous prendrez votre dîner et votre petit-déjeuner. Vous êtes donc

à présent astreint à rester à la caserne jusqu'à la fin de vos formalités d'engagement.

Gottfried, surpris par la tournure rapide et inattendue que prenaient les événements, suivait son guide la tête basse, comme assommé... Il ressentit d'emblée le poids de la discipline.

En arrivant au dortoir, le sous-lieutenant souhaita une bonne nuit à la chambrée et tourna les talons. Cinq ou six jeunes gens étaient affalés sur les lits non défait, simplement vêtus d'un chaud survêtement de couleur neutre. Gottfried les salua en français en s'approchant d'eux et posa ses bagages sur un lit inoccupé. Plusieurs répondirent en allemand à son bonsoir et un seul, qui feuilletait un illustré de photos de femmes nues, en français. Puis le nouvel arrivant fut soumis à un flot de questions auxquelles il ne répondit que fort brièvement, ne sachant encore quelle attitude prendre avec ces garçons qui postulaient comme lui à l'incorporation...

Le plus âgé, qui semblait avoir déjà pris un ascendant sur le groupe, leur annonça qu'il était l'heure de descendre à la cantine pour le repas du soir. Ils se levèrent d'un air las et le suivirent. Gottfried fit de même, l'esprit préoccupé par ce changement d'habitat et de fréquentations auxquelles il n'était pas accoutumé à Abensberg. Ils pénétrèrent dans un vaste réfectoire où une seule table était occupée par des sous-officiers qui les accueillirent avec un sourire amusé et curieux à la fois. Les postulants prirent place autour du Bavarois, sans doute bien décidés à lui tirer les vers du nez...

Gottfried n'avait jamais mangé de pain blanc. Il le trouva bon, tout comme les choux et les petites saucisses rouges qui garnissaient les plats et que ses voisins trempaient dans



un pot de moutarde avant de les croquer goulûment du bout des doigts. Il participa à la conversation et s'enquit de la provenance de ses voisins. Quatre d'entre eux étaient originaires du Holstein au nord de l'Allemagne, deux de Pologne dont l'un, Ferenc Polak lui plut d'emblée sans qu'il sût dire pourquoi, et Charles Picqueur, le Français, de Paris... Ce dernier venait, disait-il, d'être libéré de la prison de Fresnes après six mois de détention pour un vol avec effraction dans une bijouterie de la Place des Vosges. Il avait, en plus de son accent parisien, beaucoup de verve et de gouaille. Les autres semblaient déjà le craindre...

Au dortoir, avant de s'endormir, plusieurs racontèrent leurs expériences sexuelles avec les filles de leur village et les prostituées. Les deux Polonais ne disaient rien, faute de pouvoir s'exprimer correctement en allemand ou en français. Gottfried se taisait lui aussi, choqué par les propos osés et libidineux de ses voisins, même s'il était facile d'y déceler de l'exagération, voire même le fruit de leurs fantasmes...

Les visages de ses amies, Birgit et Sigrun, et les souvenirs de ses rencontres avec elles, passèrent alors dans son esprit comme une onde pure à travers le cloaque glauque entrevu dans les paroles trop crues de ses collègues d'un soir...

Lorsqu'il se réveilla, il faisait encore nuit dans le dortoir. Il avait fait un rêve qu'il tenta de se remémorer. En fermant les yeux, il y parvint :

« Il avait fait un très long voyage à pied dans le désert avec Ferenc Polak et Charles Piqueur sous un soleil brûlant... Ils étaient enfin arrivés dans une oasis verdoyante. Là, trois danseuses aux longs cheveux noirs, à la peau bronzée,

presque entièrement dévêtues, dansaient langoureusement sous les cocotiers au bord d'un ruisseau en leur souriant... Charles et Ferenc s'étaient approchés d'elles et leur avaient parlé. Puis en les prenant par la main, ils les avaient entraînées hors de la vue de Gottfried... La troisième et la plus jolie danseuse restée seule l'appelait d'une voix suave, dans une langue inconnue. Mais, derrière elle, le visage sévère de son père lui intimait en silence l'ordre de reculer... Il s'était tout de même avancé d'un pas et la danseuse également, tandis que l'ombre du vieil Herbert s'effaçait lentement sous les palmiers... Ils s'étaient enlacés puis, en pliant doucement les genoux, s'étaient allongés sur le sable blond et ils s'étaient aimés... » Sous la couverture kaki de la caserne, une douce chaleur avait alors réchauffé son ventre et il s'était réveillé...

Il se rendit à neuf heures au bureau où l'attendait déjà le sous-lieutenant recruteur. En entrant, il se crut obligé d'effectuer un salut comme il avait vu faire les militaires dans la cour de la caserne. Faute d'entraînement, ce n'en fut hélas qu'un simulacre et Fischer ne manqua pas de lui en faire aussitôt la remarque d'un ton qui n'admettait aucune réplique :

— Monsieur Becker, bonjour ! Puis-je vous rappeler ce proverbe en usage aussi dans votre pays : « Il y a loin de la coupe aux lèvres ! ». Vous ne faites pas encore partie de notre corps d'élite et vous n'êtes donc pas astreint à effectuer des gestes qui n'appartiennent qu'à nous. Contentez-vous donc, jusqu'à nouvel ordre, des salutations en usage chez les civils. Maintenant asseyez-vous et présentez-moi vos papiers d'identité !